



BRACELETS D'ÉCUME

bernard agnes
roman

Bernard AGNES

Bracelets d'écume

© Bernard AGNES, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3464-7

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ah Dieu ! que la guerre est jolie... »

Guillaume Apollinaire

Photo et couverture : Nuno WILSON

Modèle : Manon AGNES WILSON

PROLOGUE

Dieu que la guerre est belle !...

Un vieux baroudeur de l'information et une jeune journaliste tentent d'évoquer l'amour de Selim pour Marie. Un amour impossible : Selim est trop jeune. Elle est presque une femme, chrétienne et lui musulman... Qu'importe, Selim cherche un cadeau pour séduire Marie. Mais comment trouver l'argent dans une ville dévastée ?

Plus loin, dans cette ville en ruines, ravagée par la guerre, Myriam, une infirmière de la Croix Rouge, aide des enfants perturbés à libérer leur parole : ils miment des souvenirs de leurs proches disparus.

Les journalistes sélectionnent les séquences de leur reportage.

Y a-t-il des vérités bonnes à montrer et d'autres à scénariser ?

Lucile, la jeune journaliste, voudrait dire la poésie de ces enfants qui jouent à l'amour, à la guerre, parmi les ruines, qui se racontent des histoires dont ils sont tour à tour conteurs et acteurs, metteurs en scène de leur vie.

Le reportage transforme les témoins en personnages de fiction.

Cependant, hors de l'œil de la caméra, échappés de la pellicule, les enfants continuent à vivre, à s'inventer aussi, entraînant les journalistes dans leur univers, les transformant en personnages de leur vie où réel et fiction se confondent jusque dans la mort.

Et si le lien entre tous ces personnages était Marie qui raconte à Selim « l'histoire du berger qui voulait voir la mer » puis, de manière onirique celle du premier amour qui donna naissance à l'univers.

Marie rencontrera-t-elle l'amour dans cette ville dangereuse ?...

En fait, ce roman, se présente comme un « conte moderne » qui fait surgir des interrogations, pose des questions sous-jacentes.

L'information, les images sur l'écran, sont-elles innocentes ? Rendent-elles compte de la réalité et quelle réalité ? Où se trouve la vérité de la vie des victimes et des témoins ?

Car chaque être vit dans son monde, habité d'une part de réel et une part d'imaginaire, de rêves.

Nous assistons à un enchaînement de tableaux ... Le texte est construit à l'imitation d'un reportage télévisé, reportage qui est le sujet, le moteur de l'histoire.

Nous sommes posés en spectateurs.

La caméra « chosifie les gens » en fait les personnages d'une histoire qui se veut le réel et ne donne à voir que la surface des choses et des personnes.

Un conte ne souhaite pas être réaliste.

Les sentiments ne se disent, ne s'expliquent pas ; ils se révèlent par des actes, un comportement.

C'est la guerre et ne sont montrés que les résultats : des ruines, un camp de réfugiés, des barbelés, des enfants perturbés. Et « Dieu que la guerre est jolie ! » car c'est par les rêves que les enfants, que Marie, s'évadent de la violence ambiante.

Selim, lui, vit dans la réalité mais Marie est un rêve. Il se bat, se démène, pour lui offrir un cadeau et prouver son amour.

On pose sur les journalistes le même regard qu'ils portent sur Marie et Selim : ce sont des modèles qui nous poussent à nous poser d'autres questions :

Que faut-il montrer ?

Et faut-il montrer ?

Être témoin et ne rien dire, c'est être complice.

Montrer, c'est justifier les atrocités.

Car n'existe que ce qui est montré sur les écrans.

Les êtres humains, ici des enfants, sont réduits à être des « prétextes » pour un récit.

Ne pas montrer, n'est-ce pas pousser à commettre plus de violences encore ?

Daech existerait-il sans les reportages sur les attentats, sans les vidéos qui inondent les réseaux sociaux ?

1

Poussièreuse ! aurait répondu Lucile si on lui avait demandé sa première impression de la ville.

Une poussière qui s'insinue partout, saupoudre vos cheveux, vous colle à la peau sous les vêtements, craque sous vos dents laissant dans la bouche un goût de plâtre et de briques pilées.

Bruyante aussi et enfumée ; volutes grasses qui accompagnent l'échappement des voitures et celles, hautes, sinistres, s'élevant droites en certains quartiers lointains, pour se dissiper en altitude avant de retomber mollement comme un voile, amenant l'odeur de la poudre pendant que de sourds grondements couvrent un instant la fureur des klaxons et que frémit la chaussée sous vos pas.

Lucile est lasse déjà. La courroie du sac refermant son magnétophone et ses micros lui scie l'épaule.

Michel marche devant, sa caméra encore dans son étui pend au bout de son bras.

Grand, massif, il lui ouvre un chemin à travers la foule.

Il ne s'est pas retourné une seule fois pour s'assurer qu'elle suivait.

Il semble plus habitué à parcourir des pistes et elle s'étonne presque de ne pas lui voir une machette dans la main !

On s'écarte de lui ; il évite souplement les véhicules en traversant les rues d'une manière imprévisible, au gré de sa curiosité, traçant sa route parmi la circulation chaotique.

Ce matin, ils posaient le pied sur l'aéroport, juste avant qu'on ne le ferme à nouveau : les bombardements avaient repris.

Un taxi les a conduits à l'hôtel, zigzagant entre les cratères qui parsèment

l'autoroute.

Juste le temps de prendre une douche et ils sont sortis.

Depuis, ils arpentent les rues au hasard, pour s'imprégner de l'ambiance, a dit Michel.

Elle se sent surtout imprégnée de sueur, de poussière de plâtre et de briques.

Sale.

Le soir tombe. Les lumières s'allument et du coup, une sorte de brouillard paraît surgir du sol, les grains de poussière agités estompant les formes, semblant assourdir les bruits.

On ne distingue plus les ruines encore debout des immeubles miraculeusement intacts.

Lucile voudrait s'arrêter à présent, rentrer à l'hôtel, prendre une douche à nouveau ; se reposer enfin.

Une sourde angoisse l'a gagnée peu à peu. Elle se sent marcher dans les rues improbables d'une ville fantôme.

Ils franchissent un porche, se retrouvent dans une cour, un jardin. Il a dû être enclos, avant. Mais ses murs éboulés l'ouvrent sur un gigantesque amas de ruines dégageant la vue jusqu'à la mer.

Un vieux figuier est le centre d'une certaine animation. À la lueur des lampes à pétrole dispersées dans les branches, on distingue un vieillard sur un banc et, assis en demi-cercle sur ses talons, une foule bourdonnante.

Lucile saisit le bras de Michel et l'entraîne en criant joyeusement :

— Un conteur ! Tout à fait comme à Marrakech lorsque j'étais enfant, sur la place Djem-el-Fnaa !

— Viens ! Il y a des années que je n'ai pas vu ça !